

Mathilde loua beaucoup la grâce, la fraîcheur de la composition et ne se permit qu'une légère critique de détail, que saisit très bien la jeune fille, charmée d'avoir trouvé un tel professeur. M^{me} Dermont lui fit promettre d'apporter le lendemain d'autres pièces de son recueil et lui laissa entendre qu'elle lui trouverait un éditeur.

Marie rentra chez elle enthousiasmée de sa nouvelle amie et le cœur rempli des plus douces espérances. Elle se jeta avec effusion au cou de sa mère en s'écriant :

— Nous pourrons enfin payer notre dette sans fatiguer tes pauvres yeux à travailler à la lumière. M^{me} Dermont me trouvera un éditeur.

La dette dont parlait Marie avait été laissée par M. Desnoyelle et était un sujet de grand souci pour la mère et la fille.

Il ne s'agissait pourtant que de la somme de deux mille francs. Le créancier, ancien ami de M. Desnoyelle, n'avait pas voulu que cette somme fût prélevée sur la faible dot de femme d'officier qui restait à M^{me} Desnoyelle pour toute fortune, et sur laquelle il ne possédait d'ailleurs aucun droit : il avait accordé, pour la payer, un temps illimité. Mais comme il n'était pas riche lui-même, et que M^{me} Desnoyelle avait gardé un affectueux souvenir de son mari, elle brûlait de décharger sa mémoire en amortissant complètement cette dette. Elle n'y était pas encore parvenue.

Dès le soir même, Marie veilla bien tard pour revoir avec soin les poésies qu'elle devait le lendemain soumettre à M^{me} Dermont.

Elle y retourna ce lendemain et bien d'autres jours encore, mais sa mère ne s'en plaignit pas, quoiqu'elle vît avec peine que le travail de tapisserie qui constituait une de leurs principales ressources fût un peu négligé ; elle partageait les espérances de sa fille.